

conquérir,—heureux, disons-nous, à la condition qu'il ne se laisse pas griser par un succès immense et certainement excessif. Que si, enivré par les fumées de l'encens, il en venait à perdre tout sang-froid et à se croire parvenu aux sommets, c'en serait fait de lui, et nous le verrions rester en route, comme il advint très malheureusement à plus d'un compositeur français de notre temps. Pourquoi ne nommerais-je pas le pauvre Benjamin Godard, qu'un triomphe précoce a perdu, à tout jamais, et qui n'a pas su aller au-delà du *Tasse*, son œuvre de début, si pleine de sève et si riche de promesses ? Qu'au contraire l'auteur de la *Résurrection* du *Christ* écoute ceux qui ont le courage de lui dire la vérité—nous ne parlons pas, bien entendu, de ceux qui prennent à cœur de le dénigrer, par malveillance ou par ignorance—qu'il fasse sur lui-même un juste et sévère retour, et que rapprochant son ouvrage des grands et sublimes chefs-d'œuvre, il ait conscience de son infériorité relative et mesure courageusement le chemin qui lui reste à parcourir. Alors soutenu, mais non pas enivré par le succès, il marchera d'un pas ferme vers le progrès, tendant au but le plus élevé, à cet idéal rêvé que l'artiste poursuit jusqu'au bout de sa carrière, heureux de l'entrevoir parfois, désespéré de l'atteindre jamais.

*
* *

Ce n'est point assurément un homme ordinaire que ce compositeur de vingt-six ans qui, rompant résolument avec tous les errements de l'école italienne moderne, s'inspire aux sources du grand art national, se fait le disciple de Palestrina et surtout des admirables musiciens de la fin du XVII^e et de la première moitié du XVIII^e siècles, les Carissimi et les Scarlatti. Haendel aussi lui a laissé quelque chose de sa marque puissante, tandis qu'il ne nous semble pas être allé au fond des vastes conceptions du grand Sébastien Bach. Mais voici que, par une audace plus surprenante encore chez un compositeur italien, il ne dédaigne pas de s'inspirer parfois des sublinités du chant grégorien, et il doit à ce lointain et glorieux passé la page la plus émouvante, peut-être, la plus grande, à coup sûr, qui se trouve en son œuvre.

*
* *

L'Oratorio de Don Perosi se divise en deux parties. La première a pour sous-titre : *De la mort au tombeau* ; la seconde, c'est la *Résurrection*. Le texte se compose d'extraits empruntés aux Saintes Ecritures. Louer la majesté du sujet est chose superflue. Disons seulement que l'agencement des textes est heureux, bien que la première partie n'échappe pas complètement au reproche de décousu et de monotonie. Plus de variété y eût été possible et la musique s'en fût bien trouvée.

Le prélude, qui s'efforce de traduire les angoisses et les inexprimables douleurs de Jésus à sa dernière heure, est d'un caractère noble et sombre, dans un style d'imitation qui fait songer, non pas à Bach—dont la manière est beaucoup plus serrée—mais aux vieux maîtres italiens. Nous y voudrions plus d'émotion,

qu
de
ga
vo
le
ch
teu
fâc
à l
C'e
dro

an
ter
Cet
rel
nol
mém
vien
voit
sur
sièc
men
plus
Duo
telle
Scar
nent
par
velis
tout
la g
du s
notr
indé
bien

la se
néral
tre q
périe
d'une
sans
sieur
préfé
brille
trouv
plaud
Mais
luia,